Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 26 (1893)

Artikel: La crise théologique [suite]

Autor: Byse, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379537

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA CRISE THÉOLOGIQUE[1]

PAR

CHARLES BYSE

IV

QUATRIÈME QUESTION

Quel jugement porter sur la théologie nouvelle ?

Telle que je viens de la définir, elle est évidemment légitime. Au nombre des dogmes hérités de nos pères, quelques-uns sont inacceptables. Mais il y a plus : la méthode d'autorité, dont nos prédécesseurs se servaient sans scrupule, est actuellement battue en brèche soit par les résultats de la critique historique appliquée aux écrits de la Bible, soit par l'influence croissante des sciences, qui toutes doivent leur rapide développement et leur immense pouvoir à l'usage de l'observation, de l'expérience, de l'induction. C'est la question de méthode ou d'autorité qui sépare les protestants des catholiques ; c'est sur cette question que se manifestent entre protestants les divergences les plus marquées : c'est conséquemment sur cette question que devait se porter le principal effort de ceux qui sentaient la nécessité d'un renouvellement total. Les travaux de nos théologiens les plus courageux ont-ils, d'une façon générale, répondu à ce besoin actuel ? Sont-ils satisfaisants, sinon dans tous leurs détails, du moins dans leur tendance et leur aspiration ? — Il n'est guère possible de le nier, lorsqu'on a observé

[1] Voir le numéro de Janvier.

d'un côté la force irrésistible du mouvement, de l'autre la piété chaleureuse de la plupart des hommes qui passent avec raison pour en être les chefs. Néanmoins si, pour ma part, depuis plus de trente ans, je me laisse aller sans scrupule au courant des idées modernes, je ne puis pas toujours approuver sans réserve les représentants les plus avancés de la nouvelle théologie. Aussi suis-je bien aise d'avoir l'occasion d'exprimer, non en adversaire, mais en ami, quelques objections, quelques scrupules, d'où découleront quelques avertissements ou désiderata.

En cherchant dans la psychologie, c'est-à-dire en nous-mêmes, la base du système doctrinal qu'on espère ériger plus tard, on s'attache avant tout à la conscience : c'est là le progrès essentiel. J'abonde dans le sens de tout ce qu'on a dit, depuis Vinet, sur le rôle décisif de l'élément éthique, du repentir, de la volonté, dans l'assimilation de l'Evangile. Mais ne va-t-on pas trop loin, quand on présente la conscience comme le critère unique de la vérité religieuse, ou même comme l'autorité suprême en matière de foi ?

Ma conscience a un rôle pratique et personnel : elle juge ma vie et mes sentiments. S'agit-il de prononcer des jugements généraux, de distinguer le bien du mal dans le cercle de mon expérience ou dans l'histoire de l'humanité, c'est à la *raison* que je dois recourir. En effet, la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, avec toutes leurs nuances, est du domaine de la raison, tout comme la distinction du vrai et du faux, du nécessaire, de l'utile et du nuisible, de l'essentiel et de l'accidentel. C'est bien ainsi que l'entend Littré, car il la définit : « Faculté par laquelle l'homme connaît, juge et se conduit. »

La *conscience* n'entre en fonction qu'en présence d'un bien moral, conçu comme tel par la raison ; elle le transforme pour l'individu en impératif catégorique. Ma raison a-t-elle reconnu que l'égoïsme, qui nous est naturel, doit être vaincu et remplacé par le sentiment de la solidarité : ma conscience m'impose aussitôt l'obligation de régler ma vie sur cette loi. Ma conscience dépend donc de ma raison ; elle se borne à m'ap-

pliquer personnellement le verdict de celle-ci sur les questions morales; or toutes les questions finissent par entrer en rapport avec notre conduite, et deviennent dès lors morales.

Mais, s'il n'y a rien dans la conscience qui n'ait été préalablement dans la raison, la conscience n'est pas compétente dans tous les cas où la raison est appelée à prononcer. Elle ne connaît que le devoir; son empire a les mêmes limites que celui de la liberté. Dans la Bible, elle trouve sans doute de nombreuses paroles qui la saisissent et dont elle se saisit; elle en sent immédiatement l'autorité; elle les transforme, à notre usage, en règles de vie, en puissances de régénération et d'action bienfaisante. Mais elle y rencontre aussi un grand nombre de passages, des parties entières, dont elle ne sait pas tirer profit. La plupart des questions qui se posent aujourd'hui à propos de l'Ecriture sont de l'ordre intellectuel. Toutes les doctrines qu'on en a tirées, et qui réclament notre examen, posent autant de points d'interrogation non à notre conscience, mais à notre raison. Si nous repoussons aujourd'hui, à tort ou à bon droit, beaucoup de conceptions orthodoxes, c'est qu'elles scandalisent notre raison et non notre conscience, qui reste absolument muette sur de pareils sujets.

Aussi n'ai-je pas dit assez, en affirmant que la conscience n'a pas un domaine aussi vaste que la raison. A proprement parler, elle n'a point de compétence dans le discernement que nous avons à faire entre le bien et le mal, le vrai et le faux. Elle n'est pas un organe de connaissance, de discrimination : elle est moins et plus que cela. Elle est l'écho de la voix divine, Dieu me parlant dans l'exacte mesure où je me suis mis en état de l'entendre, mais me parlant uniquement pour m'engager à faire sa volonté telle que ma raison l'a comprise.

« La conscience, dit Vinet, élément mystérieux et divin de notre être, élément inséparable de notre nature, élément que rien n'explique, mais que tout atteste, la conscience est ce principe moral qui nous presse d'agir conformément à notre persuasion, et qui nous condamne lorsque nous agissons d'une manière contraire à cette persuasion; c'est, pour ainsi dire, le ressort de l'homme moral. »

« La conscience, dit-il ailleurs, n'est que l'empreinte subsistante et ineffaçable d'une puissante main qui, après nous avoir pressés, s'est retirée de nous, ou plutôt d'entre laquelle une force ennemie nous a arrachés ; la main est absente, l'empreinte reste. »

Si ces considérations sont justes, c'est la raison, plutôt que la conscience, qui doit présider à la formation de notre dog matique. C'est ce qui a lieu d'ailleurs, et, à mon avis, on se fait illusion quand on parle tant de conscience.

Est-ce à dire que la conscience ne soit d'aucun usage dans la distinction que nous avons à faire entre la vérité et l'erreur en matière de foi, et que l'on ait tort de vouloir une « théologie de la conscience? » Je suis loin de pousser mon objection jusque-là. A mes yeux, la conscience est au contraire d'une importance capitale pour le théologien ; seulement son rôle est préparatoire, négatif, exclusivement moral. Elle produit en nous la repentance, nous fait passer par la crise de la régénération, et avancer, pour autant que nous l'écoutons, dans le chemin des bonnes œuvres et de la sainteté. Or il est reconnu que nos passions, troublant notre âme et la rendant partiale à l'égard des jouissances égoïstes, sont la principale cause de nos erreurs en religion. C'est ce que prouverait, s'il en était besoin, l'histoire de tous les peuples adonnés à l'idolâtrie. Si donc la conscience accomplit en nous son office, elle enlève par là-même le plus grand obstacle à notre acceptation de la vérité. Elle purifie notre œil intérieur, aiguise les sens de notre esprit, crée en nous les dispositions favorables à la reconnaissance et à l'approbation de la vérité qui sauve. En ce sens, elle produit la foi, elle fait le chrétien : elle ne fait pas le théologien. Je dirai plus. Il faut de toute nécessité cette activité préalable de la conscience pour qu'un homme puisse faire de la théologie chrétienne ; mais cette théologie, fondée sur la conscience, ne se développera pas, ne définira pas ses doctrines, ne systématisera pas ses résultats, autrement que par la raison.

Que conclure de tout ceci ? Que la théologie contemporaine, — qu'elle s'en rende compte ou non, — a pour méthode d'em-

ployer la raison, aussi bien que la conscience, comme pierre de touche des doctrines qui lui sont transmises par la tradition. Rien, disait déjà Jeremy Taylor, « rien ne doit nous obliger de croire ce qui est contraire à la droite raison. Car, bien que la raison ne soit pas la mesure positive de notre foi et que notre foi doive être plus large que la raison, de manière à recevoir dans notre cœur ce que la raison ne saurait embrasser du regard, néanmoins dans tout notre credo il ne doit rien se rencontrer que la raison condamne. Si un article quelconque est légitimement contredit par la raison, il n'appartient pas à l'édifice de la foi. »

Ainsi la conscience et la raison sont deux autorités distinctes, mais intimement unies, indépendantes à l'égard des hommes et ne relevant que de Dieu. A l'une incombe la mission d'exclure le péché de notre vie et de notre âme, à l'autre la mission d'interdire à l'erreur l'accès de notre esprit. La première est une autorité *morale*, la seconde une autorité *intellectuelle*. Toutes deux ont sans doute un rôle capital à jouer dans l'élaboration de nos croyances, mais ce rôle consiste à critiquer, à prévenir, à exclure. Au fond, en face de la vérité religieuse, elles sont moins des autorités que des critères, des pierres de touche, des examinateurs à consulter.

Aussi, malgré la divine origine de ces voix intérieures, on peut leur attribuer une valeur exagérée. M. Petavel-Olliff nous l'a rappelé [1], la notion d'autorité n'a rien d'absolu. Il y a plusieurs autorités, diverses par leur nature même, et plus ou moins élevées, plus ou moins évidentes.

Si la théologie nouvelle n'admettait que deux autorités, la conscience et la raison, ou une seule, — la conscience, qui opère, je l'ai fait voir, sur les données de la raison, — sa méthode serait vraiment *subjective* et *rationaliste*. Heureusement il n'en est point ainsi. Elle reconnaît d'autres autorités, qui l'influencent à des degrés divers et dans lesquelles elle discerne des manifestations plus ou moins claires, plus ou moins directes, des perfections et de la volonté de Dieu, autorité souveraine et au fond unique.

[1] *Qu'est-ce que l'Autorité?* — *Evangile et Liberté*, des 4 et 11 mars 1892.

Il y a d'abord l'*autorité des faits*. Celle-là, nous devons en tout et partout lui donner une valeur absolue. L'histoire, la nature, l'observation, l'expérience, nous fourniront des matériaux nombreux qui nous éclaireront, nous dirigeront, nous enrichiront ; ainsi la science, cette puissance irrésistible que tout système superstitieux a pour adversaire, deviendra notre fidèle amie, notre auxiliaire infatigable. Mais les savants, qui ne sont pas toujours scientifiques, ignorent souvent certains faits étrangers à leurs études personnelles, et qui n'en ont pas moins une importance capitale, faits de vie intérieure ou faits historiques et sociaux. Prenons en considération *tous les faits* sérieusement constatés, sans négliger ceux qui concernent l'établissement et les destinées du christianisme. N'affirmons rien que la véritable science ait le droit de nier ; mais ne craignons pas de proclamer des réalités qui échappent à maint savant, parce qu'elles ne se laissent pas enfermer dans le champ limité de ce qu'on appelle ordinairement « la science. » Tous les philosophes se soumettent en théorie à l'autorité des faits. D'où vient qu'ils concluent parfois contre le christianisme ? C'est qu'ils repoussent, à notre avis sans motif suffisant, les faits spécifiquement chrétiens. C'est pour avoir fait quelques pas dans cette voie négative que des penseurs protestants sont arrivés à un théisme noble et pur sans doute, mais bien pauvre, comme système du monde et comme puissance morale, en regard de l'ardente religion des apôtres. C'est aussi, je pense, pour n'avoir pas connu par expérience le fait chrétien par excellence, la régénération, que Scherer est tombé dans l'incrédulité.

L'autorité des faits en général n'étant contestée par personne, aucun credo ne l'a jamais énoncée. Il en est autrement de l'*autorité de la Bible* ou du principe formel de la Réformation. Cette autorité-là, nous la voyons singulièrement ébranlée de nos jours ; elle n'est cependant pas renversée. M. Astié *proclame* encore, avec l'Eglise libre de notre canton, *l'inspiration divine et l'entière suffisance des saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament*. L'autorité externe subsiste donc ; elle n'a pas été supplantée par l'autorité interne. Ces deux

sortes d'autorité se combinent diversement, elles sont entendues de plusieurs manières ; mais elles continuent à prendre place, l'une et l'autre, dans toutes nos conceptions théologiques.

S'il en est ainsi, nous ne sommes pas encore divisés réellement en deux écoles. On remarque sans doute parmi nous deux courants, caractérisés l'un par un respect extrême pour la lettre de l'Ecriture, l'autre par une certaine indépendance à l'égard des documents sacrés, indépendance qu'on postule aujourd'hui pour le croyant de tous les temps en vertu de ses rapports immédiats avec le Christ. Cette divergence ne va pas jusqu'à l'opposition. Ces deux courants s'éloigneront-ils toujours davanvantage, pour aboutir à une scission ? Si la tendance éthique, devenant exclusive, déniait à nos livres canoniques toute autorité spéciale, elle sortirait du terrain commun de la Réforme et se verrait probablement forcée de constituer une Eglise d'un nouveau type, à côté de celles qui conserveraient le type protestant.

Nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu. Cependant les immenses travaux de l'exégèse et de la critique ont appris à considérer la sainte Ecriture d'une façon nouvelle. On fait une plus large part à l'individualité des auteurs, à l'époque de la composition des écrits, on s'appuie moins sur des textes isolés, on recherche davantage l'esprit général, on distingue la forme passagère du fond permanent. Tout cela est un bien. Pourtant, avouons-le, la réaction contre l'orthodoxie théopneustique pourrait aller trop loin. Il se manifeste déjà parfois un dangereux mépris de la lettre. Des assertions, des récits, des enseignements évangéliques sont repoussés sans nécessité. Qu'il me soit permis de le dire, la campagne contre la préexistence du Sauveur me paraît au nombre de ces excès, qui proviennent non de l'usage normal, mais de l'abus de la nouvelle méthode. Je ne comprends absolument pas comment l'autorité de la conscience aurait pour résultat de nous faire abandonner l'enseignement de Jean sur le Logos et l'incarnation, et le témoignage du Christ lui-même sur la vie et la gloire célestes dont il jouissait auprès du Père avant son ministère ici-bas.

J'ai rappelé[1] que notre grand révolutionnaire, dans son bel ouvrage sur *la Raison et le Christianisme*, postule pour Jésus une naissance surnaturelle, « la présence réelle de l'essence divine » en lui antérieurement à l'exercice de sa liberté, et cela comme condition de sa parfaite sainteté. Me direz-vous que Charles Secrétan et d'autres avec lui ont changé sur ce point? Je répondrai que tout changement n'est pas un progrès, et que la vieillesse, même la plus verte et la plus féconde, ne rend pas d'ordinaire l'intelligence plus lucide et la logique plus rigoureuse. Enfin, s'il était vrai que la méthode de notre cher philosophe eût pour conséquence légitime de débarrasser notre foi de faits miraculeux aussi fortement attestés dans le Nouveac Testament, et aussi essentiels aux yeux de l'Eglise universelle, que la préexistence du Christ, il faudrait la repousser comme coupable de ce *subjectivisme* dont quelques-uns l'accusent. En tout cas, remarquez-le bien, c'est un des premiers et des plus illustres champions de la méthode nouvelle, c'est l'auteur de *la Philosophie de la liberté* qui s'est énergiquement prononcé naguère en faveur de cette préexistence, aujourd'hui contestée. Ajoutons que M. Astié, le plus zélé propagateur des théories de Vinet, était à cette époque tout aussi orthodoxe sur ce point spécial.

Je l'avoue, nous ne sommes pas parvenus à une complète clarté sur ce qu'est et sur ce que doit être la nouvelle méthode. Nous avons à déterminer les vraies relations entre l'Ecriture d'une part, la conscience et la raison de l'autre. Que faire en cas de collision? A quelle autorité donner la préférence? Pour résoudre cet ardu problème, il faut examiner à fond bien des cas spéciaux. Ainsi se formera une notion supérieure de l'inspiration divine, notion assez facile à comprendre et assez conforme aux expériences des simples pour s'imposer naturellement à la majorité des croyants. Car il s'agit, j'en suis persuadé, de faire droit au sentiment des fidèles, pour qui la Bible est un livre sans pareil, et de maintenir, d'honorer, d'exalter ce que les auteurs sacrés appellent eux-mêmes *la parole de Dieu*, cette parole qui n'est point identique à notre recueil canoni-

[1] Dans un travail précédent sur *le Christ et la Trinité*.

que, mais qui confère à ce recueil sa dignité tout exceptionnelle et son incomparable pouvoir.

Faisons un pas de plus. Une autorité supérieure à l'Ecriture et à laquelle l'Ecriture nous renvoie, c'est évidemment *Jésus-Christ*. Voilà, dans l'acception la plus haute et la plus vivante, *la Parole de Dieu*; voilà le révélateur parfait, définitif, le Dieu invisible devenu visible en un homme et parlant aux hommes leur langage. Mais, au moment où nous pensions arriver à la pleine lumière, le problème de l'autorité se complique, notre incertitude devient plus grave et plus poignante. *Comment Dieu se révèle-t-il*? Par des actes, par des faits, ou par des paroles aussi? Jésus est assurément notre autorité par son exemple, par sa vie toute consacrée à la plus sainte des causes; mais l'est-il également par chacune de ses déclarations? En disant : « Je suis la vérité, » donnait-il à cette assertion un sens exclusivement moral? ne lui donnait-il pas également un sens intellectuel? Trouvons-nous dans son enseignement des préjugés juifs, des erreurs courantes, dont il n'aurait pas su se débarrasser? En un mot, est-il ou n'est-il pas *infaillible* dans le domaine moral et religieux, qui est, nous le reconnaissons tous, celui de la révélation divine?

Nous en revenons ainsi à cette question fondamentale de la *révélation*, dont on s'occupe, — preuve en soit la thèse soutenue tout dernièrement à Paris par M. Théodore Rivier, — mais qui attend encore une étude complète, une solution capable de satisfaire à la fois les fidèles et les savants. Nous sommes tentés aujourd'hui de ne pas croire assez à la révélation biblique, d'en atténuer jusqu'à l'effacer le caractère miraculeux, de laisser de côté, sinon en théorie, du moins pratiquement, les passages ou les écrits, tels que l'Apocalypse, qui renferment des prédictions, des tableaux concernant le monde des esprits et l'avenir d'outre-tombe. A mon avis, il y a là un fâcheux symptôme.

Quelques-unes des prophéties consignées dans le Nouveau Testament semblent, il est vrai, contraster péniblement avec le parfait spiritualisme qui distingue de toutes les autres religions le christianisme originel. Mais, avant de les rejeter

comme des conceptions judaïques, des espérances grossièrement matérielles et étroitement nationales, ne convient-il pas d'examiner si l'Ecriture elle-même, plus sérieusement consultée sur ce point, ne nous conduit pas à voir là des figures, des symboles, cachant sous des formes terrestres des réalités purement spirituelles ? J'incline à penser qu'il en est ainsi. Le symbolisme me paraît jouer dans le langage des prophètes des deux alliances un rôle plus considérable et plus régulier qu'on ne l'admet autour de nous. Il s'agit d'en découvrir les principes, d'en interpréter les tableaux dans leur ensemble et dans leur détail.

Dans nos cercles les plus pieux, dans certaines sectes très vivantes, on s'occupe déjà avec prédilection soit de l'Apocalypse, soit des autres parties de la Bible qui nous ouvrent des perspectives sur le monde d'en haut. Est-il besoin de l'ajouter ? Les explications qu'on y donne généralement de ces passages mystérieux sont propres à faire douter des prophéties et des livres qui nous les ont transmises. La théologie nouvelle arrivera, je l'espère, à une interprétation plus rationnelle, qui mettra enfin en évidence la portée d'esprit et l'inspiration des voyants. Elle déterminera ce qu'est la « parole de Dieu » soit dans les écrits des porteurs ordinaires de la révélation (prophètes, évangélistes, apôtres), soit chez l'homme unique en qui le *Logos* éternel s'est incarné, en qui a résidé corporellement toute la plénitude de la Divinité.

En résumé, Messieurs, nous devons conserver, — sauf à mieux délimiter leur valeur relative, — ces autorités extérieures : *l'Ecriture* et *Jésus-Christ*, de peur de tomber dans un subjectivisme qui permettrait toutes les déviations, et aboutirait fréquemment à la libre pensée la plus incertaine ou la plus négative. Les autorités intérieures, — notre conscience et notre raison, — ne découvrent pas, ne nous fournissent point par elles-mêmes la vérité religieuse ; elles nous servent seulement à la reconnaître, à la contrôler. Leur rôle est modeste, secondaire, bien qu'essentiel et fondamental. Si les catholiques le diminuent, les protestants tombent aisément dans l'autre extrême.

Nous oublions souvent que la raison humaine est malade, comme du reste la conscience et toutes nos autres facultés. Pourtant notre expérience personnelle, l'histoire, les philosophes et les romanciers nous le rappellent à l'envi. « Montaigne, — disait Pascal, — est incomparable... pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière et de ses égarements, qu'il est difficile, quand on fait un bon usage de ses principes, d'être tenté de trouver des répugnances dans les mystères. » Il y a sans doute mystères et mystères. Il en est d'absurdes : nous devons les rejeter. Il en est d'autres qui dépassent nos moyens actuels de connaissance scientifique, mais qui, admis par des penseurs et des savants, n'introduisent aucun dualisme dans leur esprit, qui, loin de là, leur permettent de s'élever à la plus belle et à la plus fortifiante de toutes les philosophies.

Au fond, la raison humaine est double, ou, pour parler plus exactement, elle présente deux états, suivant que l'individu est ou n'est pas réconcilié avec Dieu. La raison de l'homme naturel, déchu, adonné au péché, est plus ou moins fermée aux choses d'en haut; celle du régénéré est seule complètement ouverte à la vérité religieuse, et prête à se l'assimiler.

Il en est de même de la conscience. Chez les uns, — les gens du monde, les égoïstes, les ouvriers d'iniquité, — elle est obtuse, débile, presque muette; aussi favorise-t-elle toute sorte d'erreurs, de superstitions, de coutumes immorales. Chez les autres, — les gens de bonne volonté, les cœurs vraiment charitables et religieux, — elle a retrouvé sa rectitude et son énergie, elle sert de guide, non pas infaillible sans doute, mais relativement sûr, dans la recherche et l'assimilation de la vérité.

Ainsi, pour que ces deux facultés, faites pour éclairer nos pas, ne les égarent point, il faut une détermination radicale de notre liberté : il faut cette conversion personnelle qui est un acte d'obéissance à notre raison et à notre conscience, et qui, en les rattachant à Dieu, source de toute lumière, les redresse, les guérit et leur rend leur force native. Conscience et raison ne sont donc en nous que des autorités subordonnées et médiates. Dans leur état concret, elles nous trompent fréquem-

ment. Notre raison doit se rapprocher de la raison abstraite, idéale, elle doit tendre à se confondre avec elle; notre conscience a besoin de devenir le fidèle écho de la voix de Dieu. Il faut que notre âme et notre vie rentrent dans l'ordre, que nous devenions par la naissance d'eau et d'esprit les enfants obéissants du Père céleste, pour que nos plus nobles facultés régénérées elles-mêmes, rendent le témoignage auquel elles sont appelées dans toute sa plénitude et toute son autorité. Tout ce qui sépare encore notre volonté de la volonté souveraine affaiblit et fausse en quelque mesure ce témoignage intérieur.

Oui, même quand nous sommes chrétiens, ce qu'il y a de meilleur en nous, notre conscience et notre raison restent sujettes aux défaillances et à l'erreur. Elles ne nous suffisent point. En dernière analyse, ce n'est pas en elles, simples organes de notre être spirituel, c'est *en Dieu* que nous devons nous confier. Dieu est pour nous l'autorité suprême et seule sans appel, L'AUTORITÉ au sens absolu de ce mot. Or, après avoir vécu *avec nous* pendant la carrière terrestre de Jésus, Dieu vit maintenant *en nous* par le Paraclet. Le *Saint-Esprit*, ou Dieu habitant dans le cœur de ceux qui ont conformé leur vie à l'exemple du Christ, le Saint-Esprit, — auquel nous n'accordons peut-être pas la place d'honneur à laquelle il a droit, — voilà le conducteur plus clairvoyant et plus sûr que la conscience et la raison, l'autorité vraiment divine qui nous explique les Ecritures et les paroles mêmes du Christ.

Vous m'objecterez qu'il est très facile et très dangereux de confondre les inspirations de l'Esprit saint avec les suggestions de notre propre nature. Cela est vrai. Il importe néanmoins d'établir d'abord nettement cette distinction en théorie, pour la réaliser ensuite autant que possible et progressivement. Ainsi, pour caractériser la méthode qui nous fera sortir victorieux de la crise actuelle, il vaut mieux, me semble-t-il, en appeler à l'Esprit saint qu'à la conscience, même chrétienne. Je rêve une *théologie de l'Esprit*.

Qu'on ne me dise pas que « théologie de l'Esprit » et « théologie de la conscience, » c'est tout un. Je ne vois pas cela. D'abord le nom que je propose ne prête pas aux objections que

j'ai faites à l'autre. En second lieu il détourne l'attention de nos personnes, qui ne sont que faiblesse et ténèbres, pour les porter sur Dieu, foyer de la lumière et de la force. En troisième lieu, il nous rappelle qu'il y a des conditions morales et religieuses, dures pour la chair, à remplir pour être au bénéfice du baptême d'en haut. Enfin il dirige nos regards sur l'Ecriture, produit éminent de ce même Esprit, sur l'Ecriture à laquelle nous devons toujours retourner pour grandir dans la grâce et la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Etre des hommes de la conscience, c'est beaucoup ; être des hommes de l'Esprit, c'est davantage. Nous ne sommes pas appelés à moins que cela. Soyons fidèles à cette haute vocation, et, quelque faibles que nous puissions être comme théologiens, le Maître bénira nos efforts, les faisant concourir à l'heureuse issue de la crise contemporaine.

CONCLUSION

Je désire, Messieurs, en terminant, et comme conclusion pratique, indiquer quelques précautions qu'il me semble nécessaire de prendre pour faciliter l'évolution dans laquelle tout le protestantisme est engagé, hasarder quelques avertissements que me suggère l'expérience. Vous jugerez de la justesse et de l'opportunité de ces respectueux avis. Pressé par le temps, je les formulerai en quelques mots, malgré l'importance que je leur donne.

Aux hommes de talent et d'initiative qui ont le rare mérite de travailler avec hardiesse et dévouement à la rénovation de la théologie, je dirai :

1° Ne méprisez pas vos frères qui marchent dans la même direction que vous, mais d'un pas moins ferme et moins rapide. Ne prétendez pas représenter seuls l'esprit nouveau, regardant comme des retardataires ceux qui semblent moins décidés dans la profession de vos principes, moins conséquents dans leur application. Poussez l'humilité jusqu'à vous dire qu'il y a du bon dans leur prudence, et que leur conservatisme a probablement, sur certains points, raison contre vos hypothèses.

2° Comprenez, en second lieu, que votre préoccupation de la méthode ne saurait être partagée par la majorité des protestants. Il n'y a pas beaucoup d'esprits philosophiques. Les autres, les gens pratiques, — laïques cultivés ou pasteurs, — y compris les plus intelligents et les plus influents, restent froids devant cette question théorique et abstraite. Ce qui les intéresse, c'est de voir la nouvelle méthode à l'œuvre, c'est de savoir comment elle remplacera les dogmes vieillis, ce qu'elle fera du christianisme traditionnel. Ils sont prêts, selon l'ordre du Maître, à juger l'arbre par ses fruits. Appliquez donc, le plus sérieusement et le plus tôt possible, la méthode mystique aux croyances reçues qui réclament impérieusement revision. Mais, tout en combattant avec énergie des formules restées chères à plusieurs, faites sentir aux âmes religieuses que vous désirez conserver intact, exprimer avec plus de fidélité et transmettre avec plus de succès le fond spirituel et vivifiant que ces formules ont longtemps recouvert.

3° Parmi les chrétiens, théologiens ou non, dont l'intelligence n'a pu saisir toute l'importance de la question de méthode, il en est beaucoup qui travaillent avec un zèle ardent et désintéressé à ramener telle ou telle doctrine à sa pureté primitive. Ainsi la grande armée, répandue surtout en Angleterre et aux Etats-Unis, de ceux qu'on a peu habilement appelés les *conditionalistes*. Leur exégèse a beau se ressentir souvent des vieilles habitudes et mêler l'ivraie au bon grain, ces novateurs n'en ont pas moins rendu déjà de signalés services à la cause de la réforme. Ne les regardez pas de leur mauvais côté, et ne dédaignez pas, comme on l'a fait parfois, le résultat de leurs travaux. Car il faut un grand nombre de collaborateurs obscurs, il faut beaucoup de recherches spéciales faites par les esprits les plus divers, pour préparer la construction de la dogmatique de l'avenir. D'ailleurs dans ces petits groupes de penseurs chrétiens, dans ces sectes, excentriques par quelque point, que l'intolérance des grandes Eglises a rendues nécessaires, vous rencontrerez des hommes doués d'un courage moral, d'une force de conviction et d'une activité de propagande qui, avec leur ouverture d'esprit, vous les feront certainement estimer.

4° Enfin ne limitez pas votre étude à la doctrine : intéressez-vous à la morale, à la vie, dont le renouvellement n'est pas moins indispensable, aux questions de l'Eglise et de culte, aux problèmes sociaux qui se posent de toute part, aux œuvres de prosélytisme et de relèvement dont la multiplicité et la rapide extension manifestent, en tendant à les satisfaire, les meilleures aspirations de notre époque. Par cette direction pratique de votre activité, vous développerez votre foi et votre amour, — choses plus importantes encore, pour un théologien, que le talent ou la science, — vous donnerez à vos spéculations de cabinet un très utile contre-poids, et vous vous retremperez sans cesse dans la communion fraternelle avec les membres les plus vivants de l'Eglise. Ainsi, dans le cas où vos audaces de pensée éveilleraient autour de vous quelque inquiétude, vous serez défendus par ces chrétiens de cœur et d'action, qui, en vous voyant à l'œuvre, auront appris à vous considérer comme de bons serviteurs du Maître.

5° Quant aux simples et aux timides, je leur dirai : Ne vous permettez pas de dénoncer sans les comprendre, et même ne suspectez pas légèrement des théologiens sérieux qui, en dépit de certaines idées contestables, saluent Jésus de Nazareth des noms de Seigneur, de Sauveur, de Fils unique de Dieu, qui se nourrissent de la moelle de la parole écrite, qui paraissent animés de l'Esprit du Christ, qui, en qualité de pasteurs ou de professeurs, ont exercé une grande et salutaire influence, et qui, on ne saurait le nier, font honneur au protestantisme. Ne vous tenez pas pour solidaires de leurs erreurs, si erreurs il y a là et, au lieu de lancer contre eux des accusations peu mesurées, tâchez d'amener les plus habiles défenseurs de votre opinion à les réfuter avec douceur. Prenez d'ailleurs patience, et confiez-vous pleinement au Chef de l'Eglise : il saura bien ramener les brebis égarées, châtier les récalcitrants et faire tourner les débats actuels à l'avancement de son règne.

Ainsi, de quelque bord que nous soyons, regardons au Christ avec assurance. Il n'abandonnera pas ses disciples, ni le monde que ses disciples ont pour mission de sauver par la force qu'il

leur fournit. Si la crise dont nous voyons se dérouler les péripéties est radicale et périlleuse, elle est normale, nécessaire, urgente. Il était temps qu'elle éclatât; et plus tôt elle sera terminée, mieux cela vaudra pour le repos des âmes, le rajeunissement des Eglises et la pénétration de la société par le levain de l'Evangile.

Quant à notre théologie nouvelle, — malgré ses imprudences et ses exagérations, que je confesse, — elle me paraît, en somme, avoir compris sa tâche, obéir à la voix du Seigneur et répondre aux besoins de notre génération. Mais, exposée à plus d'un danger, qu'elle se défie un peu d'elle-même, et veuille bien prêter l'oreille aux avertissements de ses amis, aux reproches même de ses adversaires. Qu'elle reste positive, humblement croyante, tout en faisant courageusement usage de sa liberté. Qu'elle prenne garde, en fuyant un *autoritarisme* caduc, de se briser sur les écueils du *rationalisme*, toujours à craindre dans nos rangs : ce serait tomber de Charybde en Scylla.

Permettez-moi de répéter ici ce que je disais à Nimes, il y a vingt-trois ans, à la fin de ma conférence sur *l'Autorité en matière de foi :* « Entre ces deux tendances extrêmes (l'autoritarisme et le rationalisme) j'ai cherché à indiquer le vrai chemin. Selon moi, la foi au Sauveur nous empêche de perdre de vue l'un de ces deux pôles de notre vie morale : l'autorité et la liberté. L'autorité, Jésus-Christ l'exerce d'une façon aussi absolue que possible, puisque les droits du Fils sur nous se confondent avec ceux du Père ; mais elle s'adresse à notre volonté, faite pour se soumettre filialement, non à notre intelligence, qui ne doit jamais faire de concession. La liberté, nous la conservons, — pour mieux dire, nous la recouvrons, — puisque notre cœur ne se donne et n'adore qu'après avoir constaté son maître et son Dieu ; puisque notre conscience est à la fois apaisée, stimulée, dépassée, et inondée d'une clarté supérieure ; puisque notre raison, humiliée, mais fécondée par la vue d'horizons infinis, trouve dans les enseignements des pêcheurs du lac de Tibériade les éléments du système philosophique le plus grandiose et le plus humain, la solution des pro-

blèmes qui sont le tourment et l'honneur de notre esprit. Cette autorité du Christ, je ne la nomme pas extérieure[1], bien qu'elle ait la Bible pour organe. Elle est essentiellement spirituelle, elle a quelque chose d'intime et de personnel. Tout en animant les écrits de notre saint recueil, l'Esprit divin habite le cœur du croyant, il s'identifie avec la conscience, il devient une autorité interne, par là-même incontestable et joyeusement acceptée. Aussi je n'admets point que le christianisme soit une religion *autoritaire*. Le papisme est autoritaire; c'est pourquoi cet arbre tant de fois séculaire est rongé au cœur par le ver du progrès. Le protestantisme a pu revêtir dans un siècle de mort spirituelle des formes autoritaires, jurant avec son esprit primitif : le jour vient, s'il n'est déjà venu, où cette théologie étroite et vieillie volera en éclats sous un souffle jeune et généreux. L'Evangile, lui, n'est pas autoritaire. Jésus, pas plus que le Dieu absolu dont il est la parfaite image, Jésus, le Seigneur qui a lavé comme un esclave les pieds de ses diciples, l'alpha qui s'est fait l'oméga, le suppliant qui frappe à la porte de notre cœur, Jésus n'est pas autoritaire. Si nous croyons à ses paroles et à celles de ses témoins, c'est que notre libre examen nous a convaincus qu'il avait le droit de dire : Je suis la vérité. Or l'obéissance à la vérité, n'est-ce pas la liberté royale? Oui, la foi ainsi comprise, la foi dans son sens primitif est le suprême exercice de nos plus hautes facultés. »

Messieurs, si nous savons unir dans une juste proportion les droits de la pensée humaine et ceux de l'autorité divine, si nous soutenons la vérité, telle que nous l'avons comprise, avec cette mâle et sainte hardiesse qui de tout temps caractérisa les prophètes, nous aurons peut-être à semer avec larmes, mais assurément on moissonnera dans l'allégresse. La moisson, — sans parler de celle qui réunira toutes les gerbes divines sur les rives de l'éternité, — la moisson sera, sur notre terre, une magnifique éclosion du vrai, du bien et du beau; ce sera l'inauguration d'une ère plus heureuse que toutes celles dont l'histoire a conservé le souvenir, ère de justice, de fraternité, de

[1] Elle le demeure cepandant pour autant que nous ne nous sommes pas approprié la pensée et la volonté de Jésus.

religion rationnelle et morale, chaleureuse et vivifiante. Oui, j'en suis persuadé, la crise théologique de cette fin de siècle aboutira bientôt à un âge nouveau, marqué par une résurrection du vrai christianisme, par de plus vastes conquêtes du Prince de la paix, par une plus pénétrante action de son Esprit sur les croyants, par une victoire plus décisive de sa parole et de son exemple sur les passions qui, malgré les progrès vertigineux d'une civilisation superficielle, causent encore tant de luttes inutiles, de souffrances et de désespoirs. Courage, et les yeux en haut ! Jésus a dit : « Toute puissance m'est donnée dans les cieux et sur la terre. » Sachons seulement faire notre œuvre : il ne manquera pas de faire la sienne.